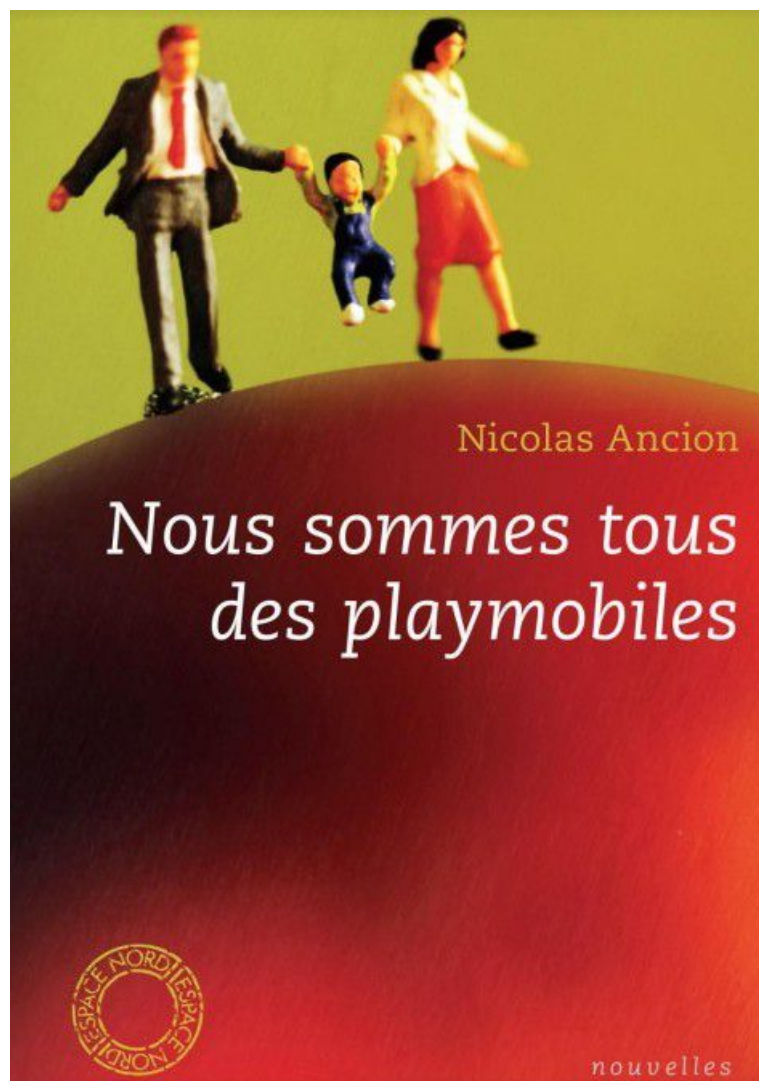


La tache de sauce

Nicolas Ancion

extrait du recueil « Nous sommes tous des playmobiles », Espace Nord, 2017.

ISBN : 978-2-87568-268-0



Pour changer le monde, il suffit de changer de chemise. D'autres auraient écrit qu'il suffit de retourner sa veste, de plier bagages, de baisser son froc, moi, je le dis et je l'écris : il suffit de changer de chemise.

Si je n'avais pas eu cette réunion importante ce jeudi-là avec les acheteurs de Carrefour, si je n'avais pas mis ma chemise bleu clair avec les fines lignes blanches, si je n'étais pas descendu en vitesse manger un durum sauce samouraï, si je n'avais pas mordu aussi fort en plein milieu de la crêpe, si la viande d'agneau ne s'était pas dérobée sous la pression de mes dents, si l'un des morceaux n'était pas tombé pile sur ma cravate et s'il n'avait pas glissé vers la gauche, il n'aurait pas maculé en une traînée blanchâtre et huileuse, tout un pan de ma chemise. Et ma vie n'aurait pas basculé.

Une tache pareille, c'est une honte pour n'importe qui. Pour n'importe qui de sérieux, pour n'importe qui d'important. Moi, j'étais quelqu'un comme ça : directeur commercial pour le plus gros fournisseur textile des magasins Carrefour. Rien que le chiffre d'affaires en chemises que je générerais justifiait trois temps-plein dans ma boîte ! Je ne pouvais pas me permettre d'arriver taché. Je suis descendu aux toilettes, le sous-sol tiède m'a fait penser aux centaines de cafards qui devaient rester tapis dans l'ombre, attendant avec patience la fermeture de l'établissement. Ça sentait la Javel et les pastilles désinfectantes pour urinoir. La moitié de durum que j'avais avalée pesait sur mon estomac. Il faisait trop chaud. Je manquais d'air.

J'ai fait glisser de l'eau dans le creux de ma main et j'ai aspergé ma chemise. Le résultat était pire qu'avant : l'auréole n'avait pas disparu, au contraire, elle s'était étendue et, là où l'on discernait la traînée de sauce blanchâtre avant que je n'asperge, on ne voyait plus désormais qu'une large trace de graisse et de doigts sales. Impossible de camoufler cela sous le veston, la tache couvrait toute la hauteur de la chemise depuis la ceinture

jusqu'à la poche. Je me suis regardé dans le miroir. J'étais gros, bouffi, suant ; la tache me ressemblait : elle prenait toute la place et on n'avait qu'une envie, la voir disparaître.

J'ai regardé l'heure : il me restait vingt minutes avant mon rendez-vous. Assez de temps pour retourner au bureau, en faisant un crochet par l'entrepôt. Ce serait le comble si je ne trouvais pas une chemise à ma taille dans les tonnes de marchandises en attente. Bien sûr, la camelote mal cousue qu'on refilait aux grandes surfaces, après avoir importé les containers de Chine et ajouté l'étiquette « Made in E.U. », n'avait pas la qualité de ma Ralph Lauren bleu clair, mais, vu les circonstances, une chemise crasse sans tache valait mieux qu'une bonne chemise dégueulasse.

J'ai traversé le restaurant sans achever les frites refroidies, j'ai couru pour rejoindre les bâtiments de la société.

S'il n'avait pas été si tard, si les employés avait encore été présents, si ma secrétaire avait encore été à son poste, si j'avais eu un peu plus de temps devant moi, je n'aurais pas foncé directement vers le grand hangar situé dans l'arrière-cour, derrière les quais de déchargement. Si j'avais eu la clef, si je n'avais pas dû courir jusqu'à la conciergerie et fouiller deux armoires puis une bonne dizaine de tiroirs avant de trouver le bon trousseau, si mon téléphone ne s'était pas mis à piailler au moment où je traversais la cour, si ça avait été une erreur au lieu d'être ma mère, si j'avais pu raccrocher machinalement ou laisser tomber l'appel, je ne me serais pas retrouvé à entendre ça au milieu de la cour.

Je quitte ton père.

Elle avait dit ça sans palabres et sans préambule.

Si elle me l'avait dit en un autre lieu, à un autre moment, cela m'aurait fait un tout autre effet, mais là, dans la chaleur de juin, dans la moiteur de ma chemise auréolée par la transpiration, au milieu de la cour, j'ai senti comme une trappe qui s'ouvrait sous mes

pieds, un grand vent qui traversait ma tête, j'entendais le bruit des voitures sur la chaussée, la respiration de ma mère dans le téléphone et j'avais envie de pleurer.

On ne se sépare pas à soixante-cinq ans. Ça n'a aucun sens.

On ne se sépare pas après quarante-trois ans de mariage.

On ne se sépare pas quand on est mes parents.

On ne peut pas.

Non.

J'ai raccroché sans rien dire. Je n'entendais plus que les voitures et le vent tiède, qui soulevait la poussière. C'était la première fois que je lui raccrochais au nez.

J'avais l'impression d'avoir treize ans. Un gamin coincé dans un corps d'adulte.

Maman quitte papa.

Si je n'avais pas divorcé moi-même, si Chantal ne m'avait pas quitté quatre ans plus tôt, si je n'avais pas eu tous les problèmes du monde à garder le contact avec mes deux fils, peut-être que j'aurais réagi autrement. Peut-être que j'aurais changé de chemise et que je serais entré en réunion avec un large sourire. Mais je n'arrivais pas à bouger. Je sentais que quelque chose bloquait ma gorge. Comme une boule de linge sale coincée juste en dessous de la glotte. J'avais envie de pleurer. J'avais l'impression que ce n'était pas ma chemise qui était dégueulasse mais le monde entier. Les gens, d'abord. A commencer par ma mère. A commencer par mon père. Ils auraient mieux fait de ne jamais se marier si c'était pour finir comme ça, c'est ce que je pensais. Et je pensais bien d'autres choses encore : que Chantal avait sans doute appelé mes enfants de la même manière pour leur parler à l'époque, avec les mots qui font mal, avec les mots qui heurtent, elle les avait sans doute appelés en pleine interro de math, au milieu d'un film à suspense, elle avait bousculé leur petite vie pour leur dire qu'elle me quittait pour de bon. On ne devrait jamais dire ça à ses enfants.

Je crois que j'aurais continué à ruminer pendant des heures et des heures, même plus encore, si une voiture n'était entrée dans la cour. Une large Audi rouge avec à son bord des gens que j'ai reconnus au premier coup d'œil. Le trio de choc des acheteurs de Carrefour. Ils m'ont souri à travers le pare-brise, j'ai fait un signe de la main droite en gardant la gauche collée sur ma chemise pour camoufler la tache. Pendant qu'ils manœuvraient pour ranger la voiture, j'ai crié que j'allais les rejoindre et j'ai filé vers l'entrepôt.

Si je n'avais pas eu en main les clefs de la grande porte en métal, je crois que je me serais enfui à ce moment-là. J'aurais filé en douce, foutu le camp les poches emplies de poudre d'escampette que j'aurais fait détonner à l'air libre, j'aurais couru de longues minutes jusqu'à perdre le souffle pour de bon, je ne me serais arrêté qu'une fois loin de la ville, de l'agitation, je crois que j'aurais couru jusqu'à tomber sur le sol en sanglotant.

C'est tout ce que j'avais envie de faire.

Au lieu de ça, j'ai déverrouillé les deux cadenas, enfoncé la clef dans la serrure et tiré vers moi la petite porte aménagée dans le grand volet de l'entrepôt. Je l'ai refermée aussitôt. Il faisait sombre, il faisait frais, on n'entendait presque aucun bruit, sinon, le flic flac d'une goutte d'eau qui chutait quelque part dans le bâtiment. Il n'y avait pas d'éclairage mais dans la pénombre j'apercevais au loin une lueur sous une porte fermée. Je me suis dit qu'on avait oublié d'éteindre une lampe. J'ai cherché à tâtons l'interrupteur et il m'a fallu quelques longues secondes pour le trouver. Juste le temps qu'il fallait pour que j'aie l'impression d'entendre des voix en provenance de la porte du fond. Des voix basses. A peine un murmure. J'ai hésité un instant avant d'allumer la lumière. Allais-je tomber sur une réunion syndicale secrète ? Cela n'avait aucun sens : la seule porte de l'entrepôt était fermée de l'extérieur, personne ne pouvait se trouver ici. C'était un poste de

radio, certainement. Quitte à oublier la lumière, autant oublier la radio du même coup. C'était logique.

J'ai levé la manette du disjoncteur et des centaines de tubes néons se sont mis à crépiter. Sur des dizaines de mètres, de gigantesques étagères stockaient les vêtements par cartons entiers. Pas la moindre trace de tissu, d'ailleurs ; vues d'ici, toutes les caisses semblaient identiques. Comment tout ce fatras était-il organisé ? Par client ? Par pays de production ? Par lieu de destination ? Par saison ? Par sexe ? Je courus vers le local à l'entrée pour consulter les fichiers. La porte était ouverte, mais elle donnait sur un petit bureau où l'on n'apercevait rien d'autre qu'un ordinateur à écran plat et un mur où étaient suspendus une trentaine de pistolets de lecture pour codes barres. Je n'avais pas le temps d'allumer le PC, pas le temps non plus de défoncer les caisses au cutter pour dénicher une chemise. Allais-je devoir me rendre à la réunion entaché ? Allais-je vraiment échouer si près du but ?

Je jetai un œil dans l'entrepôt. La porte sous laquelle j'avais vu sourdre la lumière était à présent bien visible, une pancarte au-dessus annonçait : atelier de couture.

Là, il devait y avoir des vêtements sortis des caisses. L'espoir s'est mis à pétiller dans mes yeux.

J'ai traversé la pièce au pas de course, longeant les immenses étagères et les transpalettes stationnés. Au moment où j'atteignais la porte, j'ai eu l'impression qu'on me regardait. J'ai tourné la tête pour voir s'il n'y avait pas de caméra de surveillance et si aucun garde de nuit ne venait de pénétrer dans le bâtiment. Rien.

Si j'avais fait demi-tour à ce moment précis, si j'avais soudain décider de tout laisser tomber et de me présenter devant la délégation Carrefour tel que j'étais vraiment, sous mes dehors de bête type comme tous les autres qui fait des taches au mauvais moment, qui apprend que ses parents se séparent, que sa vie lui échappe, comme à tout

le monde, au fond, si j'avais accepté que j'étais un quidam, si j'avais tourné les talons au lieu de tourner la poignée, si je n'avais pas ouvert la porte, tout aurait pu continuer comme avant.

Mais la main sur la poignée, j'ai senti une odeur bizarre. Une odeur épicée, une odeur de soupe chinoise en sachet, parfum crevette. Je connaissais cette odeur par cœur, j'en bouffais des caisses entières à l'époque, je ne peux plus en faire cuire une aujourd'hui sans repenser au spectacle que j'ai découvert ce jeudi-là.

Ils étaient sept, dans une pièce à peine plus grande qu'un garage. Quatre femmes, deux hommes et un bébé. Avec des yeux fripés qui affichaient toute la crainte du monde. Ils étaient blottis les uns contre les autres, pareils à des enfants face au père qui s'avance la cravache à la main. N'ayez pas peur, j'ai dit, parce que je voyais bien qu'ils crevaient de trouille, je cherche juste une chemise. Et au moment où je prononçais ces mots, où je les entendais traverser l'air, portés par ma voix un peu rauque, ils me semblaient plus absurdes encore que la situation dans laquelle je me trouvais.

Si j'avais vraiment eu confiance dans la boîte, j'aurais dû tout de suite leur demander ce qu'ils faisaient là, comment ils étaient entrés et pourquoi, ce qu'ils avaient volé ou tenté d'emporter, mais je ne sais pour quelle raison j'avais l'impression que c'était moi qui n'étais pas à ma place dans cet atelier de couture.

Était-ce vraiment un atelier de couture, d'abord ? Il y avait des machines à coudre sur des planches le long des murs, des bobines de fil et des tas de vêtements en vrac près de la porte. Mais il y avait surtout des matelas de mousse, des couvertures et cette casserole, bouillonnante, sur un minuscule réchaud à gaz, une casserole de nouilles aux crevettes. C'était leur atelier, leur cuisine et leur chambre à coucher. Dans un coin, une bassine d'eau sous un robinet mal fermé devait faire office de salle de bains.

Ça faisait quatorze ans que je travaillais pour la société. Quatorze ans que j'avais passés à gravir les échelons de la hiérarchie commerciale : représentant en détail, représentant en gros, négociateur adjoint, négociateur senior. En quatorze ans, j'avais vendu plus de vêtements que ma descendance ne pourrait jamais en porter. Des tonnes et des tonnes. J'avais rapporté un paquet de fric. J'avais toujours cru que je sauvais l'emploi de gens que j'appréciais. Je les connaissais, d'ailleurs, tous ceux de l'entrepôt. Je mangeais parfois avec eux à midi. Je fêtais les résultats annuels avec eux. Mais ceux-ci, d'où sortaient-ils ? Qui étaient-ils ?

Bien sûr, je m'étais déjà dit qu'au prix auquel on vendait les produits aux grandes surfaces, on devait traiter avec des ateliers peu scrupuleux à l'autre bout du monde, des ateliers en Chine, ou dans des pays moins recommandables. J'avais déjà pensé aux travailleuses sans syndicat, au travail forcé même, et, avec horreur, au travail des enfants.

Mais ça, je ne l'aurais jamais imaginé. Juste sous mon nez. Juste dans mon dos.

J'ai voulu leur poser des questions, mais je n'en trouvais aucune de pertinente. J'avais déjà tout compris. Et nous n'avions pas de langue pour communiquer. Ce n'est que des heures plus tard que j'ai appris qu'ils étaient Roumains et qu'ils vivaient là depuis des mois. Qu'ils ne sortaient jamais et que le bébé était né sur les matelas, par une nuit de décembre.

La tache n'avait plus d'importance.

J'ai ouvert la porte de l'atelier, le grand volet de l'entrepôt et j'ai rejoint la salle de réunion. J'ai invité les représentants de Carrefour descendre visiter l'entrepôt mais il devait y avoir quelque chose qui ne leur plaisait pas – était-ce la façon dont je les tirais par la manche du veston, le regard d'illuminé qui s'affichait au milieu de mon visage ou la tache de sauce sur ma chemise ? – ils n'ont rien visité du tout, ils sont remontés dans leur voiture, et sont partis sans rien voir. Sans rien acheter, non plus, et ça m'a fait sourire.

Je suis retourné à l'atelier et j'ai embarqué toute l'équipe dans ma voiture avant d'appeler la police et la presse.

J'ai perdu mon boulot en même temps qu'eux. On en a cherché un nouveau ensemble. Mais ça n'a vraiment pas d'importance, ce qui s'est passé après ce jeudi-là. C'est une autre vie qui n'appartient qu'à moi. J'ai juste envie de vous dire que je suis parrain du petit Ylia et que je repars en Roumanie avec lui chaque été.

Dans mon break, j'emporte des caisses entières de potage à la crevette.

Maintenant, je sais comment obtenir un permis de séjour, une place à la crèche et des amis pour la vie.

Ça, c'est vraiment important.

La police a voulu m'interroger plusieurs fois dans le cadre de l'enquête. J'ai prétexté que je cherchais du boulot, que je n'avais pas le temps. La boîte a été mise en liquidation, les locaux revendus.

A cause d'une tache de sauce.

Mon père et ma mère ne se parlent plus. Ils ne savent rien de moi. Même pas que l'hiver prochain Ilya aura cinq ans. Et qu'il habite toujours à la maison. Avec son père, sa mère et son parrain.

Son parrain, c'est moi.

Et ça, j'en suis fier.